

kennenzulernen (so in Europa, Indien, Ceylon, Malaya und Japan); dann die Kenntnis und kritische Verarbeitung der einschlägigen Literatur (seine Bibliothek ist in ihrer Art einzig); endlich die anstrengende und erschöpfende Durchforschung zahlreicher Archive und Bibliotheken. So ist seine Lebensarbeit auf den ersten Quellen aufgebaut; sie schafft zahlreiche Legenden aus der Welt und stellt Xaver ohne das Beiwerk wundersüchtiger Hagiographen in der wirklichen Welt seiner Zeit dar.

J. Wicki SJ

*Die Redaktion der ZMR entbietet dem hochgeschätzten Forscher die aufrichtigsten und herzlichsten Glückwünsche für noch manches Jahr in ungebrochener Gesundheit und Frische und für ein weiterhin gesegnetes Schaffen.*

## DAS KREBSWUNDER XAVERS — EINE BUDDHISTISCHE LEGENDE? \*

von Georg Schurhammer SJ

### 6. Die Glaubwürdigkeit des Fausto Rodrigues

In der Studie: ‚Ein christlicher japanischer Prunkschirm des 17. Jahrhunderts‘<sup>68</sup> wurde die These verteidigt, daß die *Tako Yakushi-Legende* auf den Bericht über das Krebswunder Xavers zurückgehe, nicht aber umgekehrt dieser sich von der buddhistischen Legende herleite. P. DELEHAYE<sup>69</sup> sah sich daraufhin veranlaßt, seine frühere Behauptung etwas vorsichtiger zu fassen; sie lautete jetzt: „... l'histoire du crucifix de saint François-Xavier tombé dans la mer et rapporté par un cancre ne serait, au dire de quelques érudits, qu'un thème de la mythologie japonaise.“

Auch sein Mitarbeiter P. PAUL PEETERS gab in einer Besprechung unserer Studie<sup>70</sup> die These vom buddhistischen Ursprung des Berichtes über das Krebswunder Xavers auf, erklärte aber diesen Bericht als eine freie Erfindung des Fausto Rodrigues. Er argumentierte folgendermaßen: „Sur ce très curieux objet d'art [le parasol japonais], le P. Schurhammer a reconnu, entre autres motifs ornementaux, la fameuse scène du cancre rapportant le crucifix de S. François-Xavier. Elle y reparait jusqu'à trois fois. Le P. S. en a pris texte pour rechercher toutes les attestations

\* Schluß der Folgen in diesem Jahrgang der ZMR, SS. 109—121, 208—216

<sup>68</sup> *Artibus Asiae* 2 (1927) 94—123

<sup>69</sup> *Légendes hagiographiques* (Bruxelles 31927) 28 s

<sup>70</sup> *Analecta Bollandiana* 46 (1928) 458—460

que l'on possède de cet épisode. On sait que certains érudits le tiennent pour une contrefaçon d'un thème emprunté à la mythologie japonaise. Des faits allégués par le P. S., il ressort, nous dit-il, que la légende bouddhique qu'on a citée comme source est de très basse époque et paraît elle-même imitée d'un récit chrétien. Le P. S. sait beaucoup mieux que nous ce qu'il en est, et nous ne pouvons que nous rendre à son autorité.

Mais l'authenticité de l'anecdote se trouve-t-elle par là même mise hors de cause? Voici, sauf meilleur avis, les difficultés que nous y voyons.

Tout ce que l'on a raconté du crabe miraculeux repose sur le seul et unique témoignage d'un vieillard illettré, nommé Fausto Rodriguez. C'était un ancien artilleur, natif de Viana [Viana] do Alemtejo, en Portugal, qui avait habité Amboine, pendant ou après son temps de service. Chassé de l'île par la conquête hollandaise en 1605, ce Rodriguez s'en alla échouer, avec d'autres fugitifs, à Cebù dans les Philippines espagnoles. C'est là que, sur la requête du P. François de Otaço, recteur du collège des jésuites, il fut interrogé juridiquement, une première fois le 3 novembre 1608 et derechef en 1613.

Dans sa première déposition, qui fut reçue par le vicaire général de l'évêque défunt, Rodriguez déclara être âgé „d'environ“ 74 ans. Le prodige dont il se disait témoin oculaire aurait eu lieu à l'île de Baranula, où Xavier s'était rendu, dans une petite embarcation, pendant son séjour à Amboine, soit donc durant les premiers mois de 1546. Il s'ensuit que le saint aurait pris pour compagnon, dans une expédition aventureuse jusqu'à la témérité, un enfant „d'environ“ douze ans. Et à quel âge ce navigateur précoce avait-il quitté le Portugal? Rodriguez ajoutait qu'il avait vécu cinq mois avec Xavier alors que le séjour du saint à Amboine ne dura pas trois mois entiers (WESSELS, *Missie in Amboina* p. 13—14). Enfin il est à retenir que Xavier ne mentionne nulle part son hardi et stérile voyage dans l'archipel voisin d'Amboine; sans le crabe on n'aurait jamais rien entendu de ce périple, qui n'eut pas de résultat visible, et pour cause!

On pourrait encore glisser sur tout cela, si le reste, au moins, inspirait confiance. Mais le reste, sans regarder au côté littéraire de l'anecdote, c'est l'insuffisante moralité du témoin.

Accordons que ce vieux *descobridor*, qui dès l'âge de douze ans, courait les mers de la Malaisie, n'avait pas nécessairement la conscience boucanée de ses pareils. Mais quelle espèce de discernement et de réflexion faut-il lui supposer? Voilà un jeune garçon qui a vu de ses yeux une île sauvage, un prodige du pittoresque le plus ahurissant. Dès son retour, évidemment il va le publier partout, et à la moindre invitation, sa vie durant, il en recommencera le récit. Non! il n'en souffle mot à quiconque, et ne le retrouve tout à coup au fond de sa mémoire que soixante ans après, en pays lointain, à l'abri de tout contrôle importun. S'il l'a raconté à Amboine, il a parlé à des sourds; car sur ces lieux mêmes,

pendant plus d'un demi-siècle, personne, jamais, n'a fait état de cette histoire. Était-ce que la réputation du conteur, sa mine, sa buffleterie, quelque chose enfin nuisait à l'effet de son discours? Toujours est-il que l'épisode du crabe était tout neuf et inédit quand, vers 1608, son unique témoin l'ébruita dans Cebù, et d'emblée trouva créance. A cette date, usé par l'âge, invalide peut-être et en tout cas, sans instruction ni profession utile, ruiné, déraciné, jeté comme une épave, lui Portugais en terre espagnole, Rodriguez vivait depuis trois ans de la charité étrangère. Comme ancien bombardier, il devait se connaître en artifices: lui faisons-nous une bien gratuite injure en nous demandant si peut-être il n'aurait pas imaginé celui-là pour attirer sur sa misère désespérée la bienveillance des confrères et compatriotes de Xavier, que l'on savait très avides en ce moment-là de recueillir des témoignages en vue de sa béatification prochaine? La question se pose comme d'elle-même; accueillerons volontiers toute réponse plausible. Mais, jusqu'à plus ample informé, Bartoli, qui paraît avoir flairé une odeur d'encre trop fraîche dans le récit de l'expédition de Xavier à Baranula (cf. WESSELS, p. 15, note 2), ne peut, en bonne justice, être accusé d'avoir cédé à un caprice de scepticisme indigne de son excellent esprit.

Soweit die mehr rhetorische als historische Argumentation des gelehrten Bollandisten. Sie zeigt, daß der Verfasser, eine große Autorität in seinem Spezialfach, sich nie näher mit Xaver oder der Geschichte des portugiesischen Ostens befaßt hat.

Auch P. BRODRICK kommt in seinem glänzend, aber unter Zeitdruck geschriebenen Xaveriusleben<sup>71</sup> zweimal auf das Krebswunder zu sprechen. Er macht etliche Einwände dagegen geltend. Zunächst führt er eine neue Schwierigkeit auf, und zwar bezüglich des Alters des Zeugen Rodrigues. Da das portugiesische Recht den nach Indien fahrenden Portugiesen nicht erlaubte, ihre Familie mitzunehmen, müsse Rodrigues, zumal er Artillerist in der Flotte war, bereits das Mannesalter erreicht haben, als er nach Indien fuhr; d. h. daß er schon gegen 90 Jahre alt sein mußte, als er sein Zeugnis ablegte. Ferner falle es schwer, die Reise nach Varanula in Xavers schon voll besetztem Reiseplan unterzubringen. Außerdem liege es in der Natur der Krabben, alle ihnen in den Weg kommenden Gegenstände mit ihren Scheren zu packen; darum werde es nicht leicht sein, die Übernatürlichkeit des Vorfalls zu beweisen. Gegen DELEHAYE bemerkt BRODRICK, die Parallelen zwischen dem Bericht des Rodrigues und der japanischen Legende seien nicht derart, daß man eine gegenseitige Abhängigkeit annehmen müsse; auf jeden Fall komme eine Abhängigkeit des christlichen Berichts vom buddhistischen sicher nicht in Frage. „The crab story [des Rodrigues]“, so schreibt er, „is straightforward, natural, and decidedly possible; the other is wholly in the realm of marvel and myth. The theory that the Japanese folk-

<sup>71</sup> *Saint Francis Xavier* (London 1952)

tale gave rise to the Christian story is riddled with improbabilities“ (265—266). Aber am Schluß seines Werkes neigt BRODRICK doch dazu, mit PEETERS das Zeugnis des Rodrigues für eine pure Erfindung des alten Artilleristen zu halten (535—536). Gehen wir kurz auf die Einwände ein!

1. Betreffs seines Alters sagt Rodrigues am 3. November 1608, er sei etwa 74 Jahre alt; danach wäre er im März 1546 etwa 12jährig gewesen. Am 25. Januar 1613 schätzt er sein Alter etwa auf 80 Jahre, wonach er im März 1546 etwa 13—14 Jahre gezählt hätte. Da damals auch so gebildete Leute wie die Jesuiten für gewöhnlich ihr Lebensalter nicht genau kannten, liegen die Geburtsdaten der Ordenskataloge oft bei derselben Person 4—5 Jahre auseinander. So kann Fausto Rodrigues bei seiner Fahrt mit Xaver gut 15—16 Jahre und älter gewesen sein. Das portugiesische Gesetz verbot ferner nur, Frauen mitzunehmen; aber selbst hierin gab es Ausnahmen. Oft dagegen nahmen Indiefahrer — Kapitäne, Matrosen und andere — ihre noch im Knaben- und Kindesalter stehenden Verwandten mit, von blinden Passagieren gar nicht zu reden. Daß Knaben von 12 Jahren und selbst darunter in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts und später etwa als Pagen allein oder mit Verwandten nach Indien fuhren, läßt sich durch viele Beispiele beweisen. Wenn BRODRICK schließlich meint, Rodrigues müsse als schon erwachsener Mann nach Indien gefahren sein, da er Artillerist in der portugiesischen Flotte war, so irrt er ebenfalls; denn Rodrigues war erst viele Jahre später in der 1575 erbauten Festung Amboina Artillerist. Keine Quelle sagt, daß er schon bei seiner Indienfahrt Artillerist der Flotte war.

2. Die Reise nach Seran und Nusa Laut war keine abenteuerlich-tollkühne Expedition, sondern eine der gewöhnlichen Handelsfahrten zu den Nachbarinseln, wie die Kaufleute sie jährlich vor und nach dem Monsun zu machen pflegten. Sie läßt sich ohne Schwierigkeiten im Reiseplan Xavers unterbringen. Der Heilige war nach den Molukken gekommen, um das Missionsfeld zu untersuchen<sup>72</sup>. Es lag darum nahe, daß er eine Gelegenheit, auch die Nachbarinseln von Amboina zu besuchen, nicht vorübergehen ließ. Wenn er von dieser Fahrt schweigt, so beweist das nichts. Denn Xaver schweigt auch von vielen anderen Fahrten und Reisen, die er gemacht hat<sup>73</sup>. Daß Rodrigues der einzige sei, der von ihr

<sup>72</sup> *Epistolae S. Francisci Xaverii* I (Romae 1944) 308; A. VALIGNANO SJ, *Historia del principio y progreso de la Compañía de Jesús en las Indias Orientales* (1542—1564), ed. J. Wicki SJ (Roma 1944) 83—84; SEB. GONCALVES, I 289—290

<sup>73</sup> So verschweigt Xaver z. B. völlig seinen doppelten Besuch in Ichiku (Japan) und seine Bekehrungen daselbst, die doch historisch aufs beste beglaubigt sind. Auch Xavers Begleiter Juan Fernandez und Cosme de Torres schweigen darüber in ihren Briefen. Wir erfahren davon erst 1562, als Bruder Luis de Almeida von seinem Besuch auf dem einsamen Schloß im Jahre 1561 spricht, wo er die von Xaver bekehrten Christen traf.

spricht, ist ebenfalls unrichtig. Denn mehrere Autoren berichten z. B. von der Taufe des Francisco auf Nusa Laut, wie etwa PEDRO MARTINS, dem Francisco oft davon in Amboina erzählte<sup>74</sup>.

3. Wenn Rodrigues sagt, er sei etwa sechs Monate mit Xaver auf Amboina gewesen, so stimmt das. Denn der Heilige war nicht nur nicht „keine volle drei Monate“ auf jener Insel, wie PEETERS meint, sondern 5—6 Monate, nämlich vom 14. Februar bis Mitte Juni 1546 und von Ende Februar bis Mitte Mai 1547.

4. Alles, was PEETERS über die „*insuffisante moralité*“ des Zeugen vorbringt, ist pure Phantasie und Rhetorik und widerspricht sämtlichen Quellen. Um nur auf einen Punkt hinzuweisen: Keine Quelle legt nahe, daß er die finanzielle Unterstützung der Jesuiten brauchte. Rodrigues war Artillerist und die Artilleristen waren in der portugiesischen wie spanischen Übersee gesuchte und gutbezahlte Leute. Als die Holländer 1605 Amboina eroberten, verbannten sie trotz der versprochenen Glaubensfreiheit die Portugiesen, die nicht zum Calvinismus abfallen wollten aus den Molukken; mit ihnen die beiden Jesuitenpatres, darunter Lorenzo Masonio, der Rodrigues seit 1590 von den Molukken her kannte. Der Wind trieb ihr Schiff nach Cebú, wo sie beim Bischof, den Mitbrüdern und den Bürgern gastfreundliche Aufnahme fanden, wie Masonios Gefährte schreibt<sup>75</sup>. Drei Jahre später erfuhr OTAÇO, der Rektor des dortigen Jesuitenkollegs, daß unter den Flüchtlingen auch ein gewisser Fausto Rodrigues sei, der Xaver noch persönlich gekannt habe. Er ließ ihn darum 1608 durch den Generalvikar des vakanten Bistums vorladen, damit er eidlich aussage, was er von dem Pater wisse. Sein Zeugnis ist schlicht, abgewogen und kurz und trotz einiger Gedächtnisfehler durch andere Quellen bestätigt, wie unsere Fußnoten zum Prozeß zeigen; bei einem zweiten Verhör im Januar 1613 hat er nichts zu berichtigen und wenig hinzuzufügen.

Vier Jahre später schrieb der Provinzial Ledesma, der Rodrigues persönlich kannte, im Jahresbrief vom 6. Mai 1617 dessen Nekrolog: „In dieser Stadt [Cebú] starb jener gute Portugiese namens Fausto Rodrigues, der einst ein geistlicher Sohn und ein Beichtkind des seligen Paters Xaver war; die Krankheit, woran er starb, war ein Krebsgeschwür am Zahnfleisch und Mund, das er sich zugezogen hatte, weil er mit dem Gesicht auf dem Boden täglich viele Stunden zu beten pflegte. Er kam zu Fuß zu unserem Haus, empfing die Sterbesakramente und kehrte dann zu seiner Wohnung zurück. Wie er stets vertraut hatte, gab er mit großem Frieden seine Seele dem Herrn zurück. Er hinterließ als letzten Willen,

<sup>74</sup> *Monumenta Xaveriana*, II 476

<sup>75</sup> Von beiden Patres liegen Berichte über ihre Fahrt ins Exil vor: der des P. GABRIEL DA CRUZ, aufgenommen in den Jahresbrief der Philippinen für 1605 von GREGORIO LOPEZ (*Philip.* 5, 222—223), und der des P. L. MASONIO, in Cebú am 20. 6. 1605 geschrieben, nach dem die Zahl der Exulanten etwa 150 betrug (*Goa* 15, 236—237v), beide im römischen Archiv SJ

daß man ihn begrabe mit einem armen Kleinod des seligen Paters Francisco Xavier, einer kleinen Bronzetaube, die den Heiligen Geist darstellte, die ihm der selige Pater mit den Worten gegeben hatte: „Nehmt und bewahrt diese Taube zum Zeichen, daß wir beide uns dereinst im Himmel wiedersehen müssen“<sup>76</sup>. Von den ambonesischen Flüchtlingen, die 1605 als Bekenner ihres Glaubens nach Cebú kamen, schreibt derselbe Pater allgemein im Jahresbrief des Jahres 1618: „Die Unsrigen sorgen eifrig für die Inder der Insel Amboina. Seit der Zeit, da die portugiesische Festung auf Amboina in die Hände der Holländer fiel, wohnen die Ambonesen hier in der Stadt Cebú. Von der Heimat vertrieben, kamen sie hierher. Man hört öfters ihre Beichten und reicht ihnen die Kommunion. Unter ihnen sind einige, ausgezeichnet durch Rechtschaffenheit des Lebens und nichtgewöhnliche Tugend, die ihren Leib kasteien mit Bußgürteln, sich geißeln, viel beten und andere fromme Werke verrichten“<sup>77</sup>.

Von diesen Bekennern des Glaubens, die alles um Gottes willen opfereten, und speziell von Fausto Rodrigues, den er Ende 1608 persönlich kennenlernte, als er im Advent des gleichen Jahres zur Visitation in Cebú weilte, schreibt auch der Provinzial GREGORIO LOPEZ im Jahresbrief. Darin berichtete er als erste Nachricht von der Zeugenaussage über das Krebswunder nach Rom.

So besitzen wir also für die Glaubwürdigkeit des Rodrigues das Zeugnis von dreien der hervorragendsten Vertreter der Philippinenprovinz der Gesellschaft Jesu, die alle drei den Mann persönlich gut kannten. Einige Angaben über diese drei Gewährsmänner dürften darum nicht überflüssig sein.

FRANCISCO DE OTAÇO<sup>78</sup>, 1570 in Alcozer (Bistum Cuenca) geboren, trat 1588 in die Gesellschaft Jesu ein und kam 1596 nach Manila. 1596—1600 war er Oberer der Mission von Tinagob auf der Insel Samar, 1600—1605 Oberer von Dulac auf der Insel Leite. 1604 wurde er Professe der vier Gelübde, nachdem er in sechs Jahren als seeleneifriger Missionär mit wenigen Gefährten auf Samar, Leite und Bohol über 20 000 Heiden bekehrt hatte. 1605—1609 war er Rektor des Kollegs von Cebú, 1610 Vizerektor in Manila, 1612—1613 wieder Rektor in Cebú, und 1614 wurde er Sozius des Provinzials. 1615 als Prokurator nach Madrid und Rom geschickt, erlangte er dort die Sendung von zwanzig Missionären, mußte aber selber krankheitshalber zurückbleiben und starb 1622 in Huete. 1606 schreibt von ihm sein Untergebener FRANCISCO GONZALEZ im Kolleg von Cebú: „Wir haben hier im Kolleg als Oberen P. Francisco de Otaço. Er ist ein wahrer Diener Gottes und wahrer Sohn der Gesell-

<sup>76</sup> *Philip.* 6, 129v

<sup>77</sup> *Ib.* 230v—231

<sup>78</sup> Über Otaço siehe außer den Ms.-Katalogen der Philippinenprovinz (*Philip.* 2): *Varones ilustres de la Compañía de Jesús*, III (Bilbao 1889) 63—68; P. MURILLO VELARDE SJ, *Historia de la Provincia de Philipinas de la Compañía de Jesús. Segunda Parte* (Manila 1749) 20—22

schaft und hat ein besonderes Talent für sein Amt, sowohl wegen seiner großen Milde und Liebe für die Untergebenen, als auch durch seinen Eifer und seine Wachsamkeit über die religiöse Observanz und den Fortschritt seiner Untergebenen in der Tugend“<sup>79</sup>. 1608 rühmt ihn sein Provinzial GREGORIO LOPEZ als treuen Sohn der Gesellschaft; er sei gelehrt, übernatürlich eingestellt, ein guter Prediger, besitze gutes Talent zum Regieren und sei, obwohl zur Strenge neigend, doch der Belehrung zugänglich<sup>80</sup>.

GREGORIO LOPEZ<sup>81</sup>, 1561 geboren in Alcocer, dem Geburtsort Otaços, trat 1581 in die Gesellschaft Jesu ein. 1584—1600 weilte er in Mexiko, wo er Philosophie und Theologie lehrte und Novizenmeister war und die Sprache der Indianer lernte. 1601 kam er in die Philippinenmission, wo er 15 Jahre wirkte, erst als Missionär, dann als Rektor in Manila, 1604 als Vizeprovinzial und 1605—1613 als erster Provinzial — schon zu seinen Lebzeiten von seinen Mitbrüdern wie von Auswärtigen wie ein Heiliger verehrt. Sein von seinem Nachfolger LEDESMA verfaßter *Nekrolog* rühmt seine Frömmigkeit, seinen Gebetsgeist, seine Demut, seine Bußstrenge, seine Liebe zu den Eingeborenen, deren Sprache, das Tagalog, er erlernte und deren Rechte er verteidigte, seine Regeltreue, seinen klaren Verstand, seine lange Erfahrung und sein Regierungstalent. Er starb 1614 in Manila. Sein Tod sei — sagt der *Nekrolog* — ein schwerer Verlust für die Philippinen.

VALERIO DE LEDESMA<sup>82</sup>, 1556 in Alaejos bei Medina del Campo geboren, trat 1572 in die Gesellschaft Jesu ein, studierte Theologie unter Suarez und kam 1596 mit Otaço nach Manila. Bis 1600 wirkte er als Missionar in Butuan auf Mindanao, war dann Rektor in Cebú und wurde Professe der vier Gelübde wie Gregorio López, dessen Socius er 1604—1613 war und dem er als Provinzial (1613—1621) nachfolgte. Danach ward er Rektor des Kollegs und Novizenmeister in Manila, wo er 1639 starb. Die von ihm verfaßten *Jahresbriefe* der Philippinenprovinz für die Jahre 1614, 1615, 1616, 1617, 1618 und 1620, zeigen sein literarisches Talent. Sein *Nekrolog*, von dem bekannten Historiker der Provinz FRANCISCO COLIN am Tag nach seinem Tode verfaßt, rühmt seine Tugenden, die Reinheit seines Gewissens, seine Demut, seinen Gebetsgeist, seinen Seeleneifer, seine Verehrung für die Gottesmutter, seine Klugheit, sein reifes Urteil und sein Regierungstalent<sup>83</sup>.

Hat so PEETERS die Hauptautoritäten der Philippinenmission, die Rodrigues persönlich kannten, und all ihre Nachfolger sowie alle

<sup>79</sup> *Philip.* 14, 34

<sup>80</sup> *Ib.* 10, 261v

<sup>81</sup> Über ihn s. FRANCISCO COLIN SJ, *Labor Evangelica. Ministerios Apostolicos de los obreros de la Compañía de Jesús, fundación, y progresos de su Provincia en las Islas Filipinas*, ed. Pablo Pastells, III (Barcelona 1902) 363—373 mit dem von Ledesma verfaßten *Nekrolog*: *ib.* 363—366, nota 1

<sup>82</sup> Über Ledesma s. *ib.* 360—363 und *Varones ilustres*, III 164—169

<sup>83</sup> COLIN-PASTELLS, III 360—362, nota 1

Xaveriusbiographen gegen sich, so glaubt er doch einen Bundesgenossen gefunden zu haben, der, kritisch wie er war, dem Zeugnis des Rodrigues nicht recht traute, nämlich DANIELLO BARTOLI, den italienischen Ordenschronisten und Verfasser der *Asia*. PEETERS zitiert dafür „WESSELS p. 15, note 2“. Aber leider irrt er sich. C. WESSELS spricht in seiner *Geschiedenis der R. K. Missie in Amboina 1546—1605* (Nijmegen-Utrecht 1926) S. 15 von Xavers angeblichem Besuch auf Ulate (einer Verwechslung Xavers mit einem späteren Missionar!)<sup>84</sup> und bemerkt dazu in Note 2: „In de *Annuae Litterae* van 1608 wordt het bezoek aan Oelate niet vermeld. Wel in de verklaring te Cochin in 1616 afgelegd door Simão Serrano, die er over hoorde tijdens zijn verblijf ‚in insulis Ulatæ Nuliager prope Ambuinum Molucarum‘. *Mon. Xav.* II, p. 499—500; zie ook p. 578. Verder Bartoli, I, 2, p. 32. Tiele, *Europeërs*, III, p. 329 acht de berichten over Xaverius prediking op de naburige eilanden nauwelijks de vermelding waard. Zeer zeker ten onrechte, vooral met het oog op de bijzonderheden, welke deze over de geheele Ambon-groep mededeelt.“

WESSELS spricht hier also nicht von BARTOLI, sondern von P. A. TIELE, der in seiner Artikelreihe: ‚De Europeërs in den Maleischen Archipel‘ in den *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, IV. volgr., deel 3, p. 329 schreibt: „Wat de berichten omtrent zijne prediking op naburige eilanden betreft, deze zijn zoo vaag en met wonderverhalen doorweven dat ze nauwelijks vermelding verdienen. Hij zou o. a. ‚Baranura‘ (elders Veranula, waarmede Huamohel of Klein Ceram bedoelt wordt), Rosalao (Nusa Laut, een der Uliasers) en Ulate (op Saparua) bezocht hebben.“ WESSELS zitiert ferner die Turiner Ausgabe BARTOLIS von 1825, die S. 32 nicht vom Krebswunder, sondern dem sogenannten Ulatewunder spricht, von dem Fausto Rodrigues nichts sagt, da Xaver nichts damit zu tun hat. Dagegen bringt Bartoli auf den vorhergehenden Seiten das Krebswunder, ohne auch nur den geringsten Zweifel daran zu äußern!

### 7. Ist eine natürliche Erklärung der Krebsanekdote möglich?

Liegt somit kein genügender Grund vor, an der Glaubwürdigkeit des Fausto Rodrigues und an seinem Bericht über die Kriebsepisode zu zweifeln, so erhebt sich die Frage, ob der erste Lösungsversuch BRODRICKS, die Sache natürlich zu erklären, möglich und zulässig ist. Schon F. F. MAURER<sup>85</sup>, der DELEHAYES These ablehnte, schlug diese Lösung vor: „Daß Xaver und seine beiden [?] Begleiter am Strand entlang

<sup>84</sup> Der 45jährige Zeuge Simão Serrão verwechselte 1616 in Cochin Xaver mit dessen Mitbruder Diogo de Magalhães, der um 1563 das Dorf taufte, wie sein Mitbruder PERO DE MASCARENHAS 1570 aus Hatiwi schreibt (*Monumenta Xaveriana*, II 499—500; SCHURHAMMER, Die Königstufen des Hl. Franz Xaver in *Analecta Gregoriana* 72 ([Roma 1954] 98)

<sup>85</sup> *Der hl. Franz Xaver, der Apostel Indiens und Japans* (Paderborn 1926) 159—162

gehend, als die Ebbe eingetreten war, das Kruzifix zwischen Algen, Steinen, Muscheln und Krabben von den Wogen angeschwemmt wiederfanden, ist doch auch eine sehr glaubwürdige Sache. Nur die Ausmalung mit der so diensteifrigen Krabbe macht eigentlich uns modernen Menschen die Sache etwas unschmackhaft. Aber ist es denn nicht ganz wahrscheinlich, daß die drei am Strande Spazierenden vielleicht gerade dadurch auf das Kruzifix aufmerksam wurden, daß sich die Scheren einer Krabbe darin verfangen hatten oder daran heruntasteten? Wie oft gibt das Meer derartige leichtere Gegenstände wieder, besonders wenn die Küste wie hier zwischen Amboina und Ceram so nahe ist? Deshalb ist es ja gut möglich, daß der Heilige, wie der erwähnte Bericht sagt, dankbar niederkniete und Gott für diesen merkwürdigen Fund dankte. Vielleicht war es auch eine auffällige Gebetserhörung, jedenfalls aber war es für den frommen, stets von Gottes Gegenwart erfüllten Missionar ein Anlaß des Dankes. Wir halten also den Kern der Erzählung als historisch fest. Es war eine kleine, überraschende Begebenheit, sie nahm aber in späteren Erzählungen zu große Dimensionen an und wurde deshalb von neueren Missionsforschern mit Unrecht ganz verworfen.“

Zu diesen neueren Historikern gehört auch der Protestant ANDREW DICKSON WHITE<sup>86</sup>. Er schreibt ohne mit der Wimper zu zucken: „Gregory XV having been prevented by death from issuing the *Bull of Canonization*, it was finally issued by Urban VIII; and there is much food for reflection in the fact that the same Pope who punished Galileo, and was determined that the Inquisition should not allow the world to believe that the earth revolves about the sun, thus solemnly ordered the world, under pain of damnation, to believe in Xavier's miracles, including his 'gift of tongues', and the return of the crucifix by the pious crab.“

Utinam tacuisses! BROU<sup>87</sup> bemerkt zu diesem ungeheuerlichen Satz: „Est-il besoin de faire remarquer que, pour un miracle, le fait d'être accepté par la Congrégation des Rites, et inscrit dans une bulle de canonisation, n'impose, au croyant qui veut en discuter l'historicité, qu'un devoir de respect et de prudence? L'infailibilité de l'Église n'y est aucunement engagée. Or des croyants on cru devoir rejeter dans le domain des fables le miracle du crabe. Le Père Delehaye dans ses *Légendes hagiographiques* accepte l'opinion de Paul Sébillot qui n'y voit qu'une légende japonaise (*Revue des traditions populaires*, 1890, p. 470). Mais le folk-lore et ses légendes n'ont rien à voir ici. Nous sommes devant un témoin qui assure, sous la foi du serment, ne raconter que ce qu'il a vu de ses yeux. Resterait à faire le procès du témoin lui-même, et l'on conçoit que les éléments d'une discussion nous fassent défaut. Tout ce que l'on peut dire c'est que l'artilleur Fausto Rodriguez

<sup>86</sup> *A History of the Warfare of Science with Theology in Christendom*, II (New York/London 1923) 20

<sup>87</sup> *Saint François-Xavier*, I (Paris 1912) 379, nota 1.

racontait des souvenirs de plus de 60 ans. Ajoutons qu'au procès de 1616 (n. 105) le fait fut apporté par un nommé Christophe Sémédo, comme „notoire dans l'Inde“. — Que si l'on objecte l'étrangeté du prodige, est-il beaucoup plus étrange que le miracle évangélique de la drachme trouvée à point nommé par saint Pierre dans la bouche d'un poisson? (Matth. XVII, 26).“

Die *Heiligsprechungsbulle*<sup>88</sup> berichtet einfach den Vorfall, ohne ihn, wie sie dies bei den Ereignissen vorher und nachher tut, ausdrücklich ein Wunder zu nennen: „Ulterius, cum inter easdem insulas Franciscus navigaret, ac saevissima orta esset maris tempestas, ad eam sedendam, Crucifixi imaginem, quam collo appositam gestare solebat, undis immererat; quae vi procellae e manibus excussa, in profundum maris, non sine magno eius moerore, delapsa erat; sed laetificaverat Dominus animam servi sui: nam cum ad terram applicuisset ac secus littus iter faceret, marinus cancer ex undis subito prosiluerat, atque ante pedes ipsius steterat, eadem crucem morsibus elevatam gerens; et Franciscus in genua provolutus eam devote susceperat, ac diuturna oratione ob tam egregium munus Deo gratias egerat.“

*Wie kam die Anekdote in die Bulle?* Am 15. August 1617 berieten die drei Uditoren der Rota in Rom, die mit der Bearbeitung der Prozesse und der Vorbereitung der Heiligsprechung Xavers beauftragt waren, über vier Wunder, darunter das Krebswunder<sup>89</sup>. Für dies letztere lagen ihnen folgende Quellen vor: 1) der Cebú-Prozeß von 1608—1613 (*de visu*), 2) vier Zeugenaussagen des zweiten Lissaboner Remissorialprozesses von 1616, n. 9 18 19 21 (*de auditu*), 3) das Zeugnis des P. Ottavio Lombardo SJ im römischen Prozeß *in genere* 1610 und des P. Nicolás de Almazán SJ im römischen Prozeß *in specie* 1613, die sich beide auf den Brief des P. GREGORIO LOPEZ beriefen. Dazu kam noch das 105. Zeugnis des Christovão Semedo des Remissorialprozesses von Cochín<sup>90</sup>. Zwei Punkte in den Zeugenaussagen machten dabei einen

<sup>88</sup> *Monumenta Xaveriana*, II 713

<sup>89</sup> Die Sitzungsberichte der drei Uditoren wurden zusammen mit der lateinischen Übersetzung der beiden Lissaboner Remissorialprozesse von 1614—1615 und 1616 von P. LETURIA SJ entdeckt in der Biblioteca Innocenziana in Rom (Piazza Navona, S. Agnese); es sind die Kodizes 468, 465 und 466. Der Sitzungsbericht über das Krebswunder ist 468, 195—197<sup>v</sup> zu finden.

<sup>90</sup> *Monumenta Xaveriana*, II 593. Das Zeugnis des 52jährigen, in Quilon wohnhaften, öffentlichen Notars lautet: „Ipse testis audivit a quodam Emanuele Joannes, qui adhuc est in hac arce, quod in quadam tempestate in insulis Ambuini dictus P. Franciscus immisit intra maris aquas quemdam Crucifixum, quem collo gestabat; et quia, rupto filo, quo erat alligatus, e manu dicti Patris cecidit in mare, ille moerore fuit affectus magno. Sed postea, cum dictus Pater ambularet cum altero viro lusitano prope littus, cancer marinus chelis elevatum dictum crucifixum, exiens e mari, attulit dicto Patri Xaverio. Quae res fuit et est etiam publica et notoria in India“. Das Zeugnis ist darum von Interesse, weil es, wie es scheint, nicht auf den Cebú-Prozeß zurückgeht.

besonderen Eindruck auf die Uditoren, wie ihre für den Papst verfaßte und ihm am 6. Juli 1619 überreichte *Relatio super sanctitate et miraculis P. Francisci Xaverii Societatis Iesu ex processibus super illius canonizatione formatis extracta* zeigt: die weite Entfernung, aus der der Krebs das Kruzifix brachte, und der Stoff, aus dem es verfertigt war. Sie bewogen sie zu der Annahme, daß der Vorfall nur durch ein übernatürliches Eingreifen Gottes, also ein Wunder, erklärt werden könne. Nach Almazán war die Stelle, wo Xaver das Kruzifix wiederfand, über 40 italienische Meilen (*piu di 40 miglia*) von der Stelle entfernt, wo er es verloren hatte; nach den beiden Zeugen im 2. Lissaboner Prozeß, João Alvares SJ und Fernão Guerreiro SJ, war es ein Metallkreuz, das natürlicherweise nicht aus so weiter Ferne durch die Wellen zu dem Heiligen getragen werden konnte<sup>91</sup>.

Aber beide Angaben waren falsch. Die 40 Meilen waren offenbar ein Schreibfehler für 4 Meilen; denn nach Fausto Rodrigues betrug die Entfernung eine portugiesische Meile (*legua*), die 4 italienischen entspricht. Irrig ist auch die Angabe der beiden Lissaboner Jesuiten, daß es ein Metallkruzifix (*crucifixum aeneum*) gewesen sei. Beide sprechen vom Hörensagen: der erste sagte, er habe davon vor einigen Jahren gehört<sup>92</sup>; der zweite erklärt nur, er habe von dem durch den Krebs gebrachten Metallkruzifix gehört, ohne nähere Angaben<sup>93</sup>. Das Xaveriuskruzifix des Grafen von Ribeira Grande in Lissabon, nach der Versicherung des Besitzers jenes, das der Krebs brachte, ist aus Holz, 15,5 cm lang, mit einem Messingkorpus, 7,3 cm lang, und hat ein Fußgestell aus zwei Silberkrebsen; aber da jede Authentik fehlt, kann es nicht rivalisieren mit dem viel besser bezeugten Madrider Krebskruzifix, bei dem Kreuz und Korpus aus Holz sind. Ohne diese beiden Punkte aber hätten die drei Uditoren der Rota nach dem Gesagten wohl auch nicht gewagt, den Vorfall als sicheres Wunder zu erklären, und in diesem Falle hätte er wohl auch keine Aufnahme in die Heiligsprechungsbulle gefunden.

<sup>91</sup> Nachdem die drei Uditoren festgestellt haben, daß die *veritas historica* durch die obigen Quellen bewiesen sei, fahren sie in ihrer *Relatio* fort: „Rem vero fuisse miraculosam, et quod supra vires naturae factum fuerit, ut in tanta distantia marinus cancer e medio mari aeneum Crucifixum deportarit, ad Xaverium detulerit, ante ipsum steterit, atque tradito Crucifixo redierit, quodque ea voluerit Deus solari maestitiam servi sui, adeo manifestum est, ut probatione non egeat. Et licet non appareat gestum petente et instante P. Francisco, tamen sufficere existimavimus, quod ex circumstantiis facti appareat patratum ad denotanda illius merita et sanctitatem, cum iste sit finis, propter quem desiderantur miracula in Canonizando, ut aliàs latè expendimus in Relatione super B. Corsino.“

<sup>92</sup> Alvares im 2. Lissaboner Prozeß: Kodex 466, 34

<sup>93</sup> Guerreiro, ib. 51

# DIE TÖCHTER MARIENS, DER UNBEFLECKT-EMPFANGENEN 1912—1962

von Josef Theler MSC

Vorbemerkung: Der folgende Beitrag beruht hauptsächlich auf mündlichen Mitteilungen und auf persönlichen Aufzeichnungen, und zwar a) von Mutter Helena FNDSC, der langjährigen Leiterin der Gemeinschaft, b) von den Schwestern selbst, besonders von Sr. M. Katarina. Hinzu kommen Verzeichnisse aus dem Archiv der Schwesterngemeinschaft in Takabur.

## 1

### Die Anfänge

Am 27. Oktober werden es fünfzig Jahre, daß Mgr. Louis Couppé MSC (1850—1926)<sup>1</sup> die einheimische Schwesterngemeinschaft der Töchter Mariens, der Unbefleckt-Empfangenen (Abkürzung: N. M. I. = *Natui Maria Imakulata*), gründete. Das war, dreißig Jahre nach dem Beginn der Missionsarbeit im Bismarck-Archipel<sup>2</sup>, mehr als ein Wagnis. Aber Bischof Couppé unternahm es in dem Bewußtsein, daß die Mission sich nur entfalten könne, wenn die einheimischen Christen selbst bei der Ausbreitung des Glaubens mithelfen. Da an einheimische Priester vorläufig nicht zu denken war, galt die erste Sorge des Bischofs den Internatsschulen für Jungen und Mädchen<sup>3</sup>. Aus der Jungenschule entwickelte sich die blühende Katechistenschule<sup>4</sup> und schließlich das regionale Kleinseminar für Priesterberufe<sup>5</sup>. Die Mädcheninternate wurden der Wurzelboden für die einheimischen Schwesternberufe: Die ersten Schwestern und fast alle späteren Kandidatinnen sind aus ihnen hervorgegangen.

Bischof Couppé verwirklichte den schon lange gehegten Plan einer einheimischen Schwesterngemeinschaft, indem er ihn am 21. Oktober 1912 im

<sup>1</sup> vgl. *Bibliotheca Missionum* XXI (Freiburg 1955), Nr. 860/5, S. 288—291; G. BÖGERSHAUSEN in: *Pioniere der Südsee*, hrsg. von Jos. Hüskes (Hiltrup 1932) 172—179; B. MERTENS in: *Hiltruper Monatshefte* 43 (1926) 267—271; *Die katholischen Missionen* 55 (Aachen 1927) 242 f.

<sup>2</sup> 1881 übertrug die Propagandakongregation den Herz-Jesu-Missionaren (MSC-Issoudun) das Doppelvikariat Melanesien-Mikronesien, aus dem 1889 das Ap. Vikariat Neubritannien herausgelöst und Mgr. Couppé anvertraut wurde.

<sup>3</sup> vgl. *Pioniere der Südsee*, 125—129, 145—149

<sup>4</sup> ebda. 165—171; ferner C. LAUFER, Zur Katechistenfrage im Vikariat Rabaul, *NZM* 4 (1948) 121—128

<sup>5</sup> C. LAUFER, Das Schicksal des Kleinen Seminars im Vikariat Rabaul während der Kriegs- und Nachkriegszeit, in: *Der einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart* (Festschrift Kilger) (Schöneck-Beckenried 1950) 297—305